

Albert Camus, un humaniste libertaire

La vie et l'œuvre d'Albert Camus, indissociables, ne cessent de propulser l'homme de figure en présence. Camus n'écrit pas pour s'adonner à un passe-temps artistique, mais pour se faire du monde une image cohérente, dont découlera une éthique qui peut constituer une règle de vie.

Cette règle de vie est celle d'un humaniste libertaire. Il l'écrira en artiste.

I – Camus : révolté humaniste

Camus, issu d'une famille pauvre, a connu dans ses premières années d'homme la pauvreté et parfois le dénuement. Il se distingue des autres penseurs de son époque (Sartre, Aron), issus du milieu bourgeois.

Journaliste à « *l'Alger républicain* », il fracasse en 1939 les mensonges officiels des discours colonialistes : « *la moitié de la population Kabyle est au chômage et les trois quarts sont sous-alimentés* », dénonce-t-il, avec l'absence « *d'une politique sociale constructive* ».

Ce constat, après son périple en Kabylie qu'il décrit comme « *une promenade à travers la souffrance et la faim* », s'achève non par une proclamation politique, mais par des propositions concrètes. Camus est dans l'action. Il le prouvera par son engagement dans la Résistance. Camus préconise la création d'infrastructures inexistantes encore alors qu'indispensables, une politique de grands travaux, mais surtout, la constitution de douars-communes qui s'auto-administreraient selon le principe de la démocratie directe.

Il y a là, toutes les prémisses de sa pensée libertaire. Mais il est déjà attaqué. Albert Memmi le dénonce comme « *un colonisateur de bonne volonté* », les français comme un traître à sa patrie. Il rétorque : « *il paraît que c'est, aujourd'hui, faire acte de mauvais français que de révéler la misère d'un pays français* ». Plus tard, il écrit : « *la seule façon d'enrayer le nationalisme algérien, c'est de supprimer l'injustice dont il est né* ». Camus ne reviendra jamais sur cette affirmation. Elle contribuera au malentendu qui le poursuit encore et qui explique la discrétion à son sujet, de l'Algérie et des intellectuels algériens.

L'action de Camus dans la France occupée est bien connue. Mais elle rattache le moraliste à son adhésion à une solution violente. Ce fait majeur influera les engagements de Camus après la guerre.

En 1947, « *La peste* », selon les propos de Camus lui-même, a aussi pour contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. Le livre n'est pas bien accueilli : « *un livre gris et lourd* » tranche Mounier, « *le plus terne des livres de Camus* » renchérit Bataille.

Mais Bertrand d'Astorg y discerne une des exigences majeures de Camus : Camus « *proclame son respect absolu de la vie humaine. (...). Il pousse la logique de son raisonnement jusqu'à l'apologie de la non-violence absolue* ».

Il y a du Gandhi dans « *La peste* ». Roland Barthes, en 1955, publie : « *La peste. Annales d'une épidémie ou roman de la solitude* ». Dans les premières pages, il souligne que le monde de Camus dans « *La peste* » est un « *monde d'amis, non de militants* ». Ce constat se voulait une critique acerbe, rejetant Camus parmi les

penseurs « bourgeois », ce qui est stupéfiant de stupidité chez un intellectuel comme Barthes.

Engagé dans la gauche de la gauche, Camus a trouvé dans la Résistance le paradigme de la bonne cause.

Mais il ne ramène pas tout à la sacro-sainte lutte des classes. Si l'on se situe dans le contexte historique, c'était faire preuve d'une vraie audace pour un homme de gauche des années 40-50. Alors, il s'expose à ne pas être entendu pendant les vingt ans où le recours fétichiste à la vulgate marxiste permet d'expliquer tout et n'importe quoi.

En 1947, date de la publication de « *La peste* », Camus n'est plus l'homme exalté de la Résistance de 1944. Il n'a fallu, pour lui, que quelques mois après la libération pour que se dissipent les certitudes annoncées pendant sa participation à la Résistance.

Comme toujours, aujourd'hui nous avons le recul pour le dire, les lendemains n'ont pas chanté. Les chefs historiques de la Résistance sont renvoyés à leurs chères études, et les caciques des partis reprennent le pouvoir et ne l'ont pas lâché depuis. Maurice Thorez règne sur le Parti Communiste Français, écartant Charles Tillon, Guy Mollet s'empare de la S.F.I.O., éloignant Daniel Mayer. La lucidité de Camus est terrible, il comprend que les concitoyens sont déjà « *sans mémoire et sans espoir* » et vivent « *dans le présent* ». Aujourd'hui, les choses ont-elles changé ?

Voyant autrement la Résistance, lui, l'ancien membre du Parti Communiste Algérien, il se proclame ouvertement réfractaire au communisme et pour les mêmes raisons qu'il avait combattu les fascistes.

Après, Camus traversera de longues périodes de solitude. Souvenez-vous de la fin de « *La peste* » : « *le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais* » et « *aucune cité heureuse n'est à l'abri de son atteinte* ».

Les sociétés démocratiques ne sont pas à l'abri. La peste, c'est le racisme, la xénophobie, qui demeurent, braises incandescentes sous la cendre. Camus dit la banalité du mal en même temps que sa mobilité. Souvenez-vous des récentes épurations ethniques. Pour Camus, le mal est en l'homme, en tout homme : « *Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde, elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres* ».

Contrairement à ce que jugent Sartre, Jeanson et Barthes, la pensée de Camus n'est pas un humanitarisme étriqué. Camus exhorte les hommes à diminuer « *dès maintenant l'atroce douleur des hommes* ». « *Sauver des corps* » c'est faire de la politique. « Médecins sans frontières, Avocats sans frontières » procèdent de cette pensée humaniste de Camus.

On connaît l'influence de Jean Grenier sur Camus. « *La misère, écrit Jean Grenier, n'a pas son remède dans la tyrannie. La justice ne doit pas devenir l'ennemie de la liberté. Il vaut mieux construire le socialisme à partir du peuple qu'à partir de l'Etat, par des adhésions plutôt que par des contraintes* ». C'est cette pensée que Camus développe au plus haut niveau dans « *L'homme révolté* » qui paraît en 1951 et qui va blesser à vif les générations qui suivent, et la mienne qui connaît mai 1968, à vingt ans.

Cet essai, qui s'inscrit aujourd'hui parmi les textes universels et intemporels de la philosophie humaniste, est accueilli par de méchantes polémiques.

Camus y critique la déviance de la révolte qui donne naissance à des Etats policiers et totalitaires, comme le furent les démocraties de l'Est.

Camus s'insurge contre la violence et dans ce combat, il va connaître ses indéfectibles amis, les libertaires.

II – Camus, humaniste libertaire

Ne retenir de Camus que sa dénonciation du communisme soviétique à l'encontre des illustres intellectuels de son époque, est détourner la pensée humaniste de Camus.

Camus n'est pas le défenseur des démocraties occidentales libérales, au sens économique du terme. Faire de Camus le chantre d'une droite mondialiste n'a aucun sens que celui d'annexer un héritable intellectuel parmi les plus puissants du XXème siècle.

Mais de la même manière que Nietzsche devint le philosophe justifiant la démesure nazie, Camus deviendrait le philosophe du capitalisme mondial.

Cela serait aussi scandaleux et désastreux que le fait que Nietzsche « *trente-trois ans après sa mort* », ait été « *érigé en instituteur du mensonge et de violence et a rendu haïssables des notions et des vertus que son sacrifice avait faites admirables* » selon l'expression même de Camus dans « *L'homme révolté* ».

Car la pensée de Camus est une pensée radicale, j'entends sur le plan politique.

Dans « *L'homme révolté* », Camus rappelle que « *pendant cent-cinquante ans, sauf dans le Paris de la Commune, dernier refuge de la révolution révoltée, le prolétariat n'a eu d'autre mission historique que d'être trahi. Les prolétaires se sont battus et sont morts pour donner le pouvoir à des militaires ou des intellectuels, futurs militaires, qui les asserviraient à leur tour* ».

Camus n'a pas combattu que le communisme d'Etat. Il a attaqué toutes les formes et les systèmes de la violence. Il est, de toute évidence, à la fois anti-bourgeois et anticapitaliste.

Il préside en 1953, le 10 mai, un grand meeting à Saint-Etienne, organisé par le syndicat des instituteurs, la C.F.T.C. et la C.G.T.-F.O. , sur le thème de la défense des libertés, et dans son allocution d'ouverture publiée ensuite par « *La révolution prolétarienne* », organe des anarchistes, il affirme que « *même si la société se transformait subitement et devenait décente et confortable pour tous, si la liberté n'y régnait pas, elle serait encore une barbarie. Parce que la société bourgeoise parle de la liberté sans la pratiquer, faut-il donc que la société ouvrière renonce aussi à la pratiquer, en se vantant seulement de n'en point parler ?* ».

Il poursuit : « *La société de l'argent et de l'exploitation n'a jamais été chargée, que je sache, de faire régner la justice et la liberté. (...) La liberté est l'affaire des opprimés et ses protecteurs traditionnels sont toujours sortis des peuples opprimés. (...) Il y a des libertés à conquérir, une à une, péniblement, et celles que nous avons encore, sont des étapes, insuffisantes à coup sûr, mais des étapes cependant sur le chemin d'une libération concrète. Si on accepte de les supprimer, on n'avance pas pour autant. On recule, au contraire, on revient en arrière et un jour, de nouveau, il faudra refaire cette route, mais ce nouvel effort se fera, une fois de plus, dans la sueur et dans le sang des hommes. (...) Et si ce siècle implacable nous a appris quelque*

chose, c'est que la libération sera économique ou elle ne sera rien. Les opprimés ne veulent pas seulement être libérés de leur faim, ils veulent l'être aussi de leurs maîtres ».

On est bien loin là, d'un anticommunisme primaire mis en exergue par nos puissants d'aujourd'hui qui croient récupérer Camus qu'ils n'ont certainement pas lu complètement. Si Camus qui prêche l'antitotalitarisme et de ce fait, est un défenseur de la démocratie, est un socialiste, mais un socialiste non-marxiste, un socialiste non-césarien, un socialiste libertaire.

Celui qui rejette un nihilisme de l'absurde adopté avec un talent pétrifiant par son ancien patron de journalisme et ami Pascal Pia, écrit dans « *L'homme révolté* » : « *La révolte n'est pas en elle-même un élément de civilisation. Mais elle est préalable à toute civilisation* ».

Il fait référence à l'immense violence que l'époque paysanne et artisanale a subi du fait de l'industrialisation. Pour Camus, cette lutte s'est continuée entre le socialisme autoritaire et le socialisme libertaire.

Ce grand artiste qu'est Camus, qui n'a jamais voulu être considéré comme un philosophe, rappelle que la dignité de l'homme est d'être le créateur de son travail. Toujours dans « *L'homme révolté* », il poursuit : « *La société industrielle n'ouvrira les chemins d'une civilisation qu'en redonnant au travailleur la dignité du créateur, c'est-à-dire, en appliquant son intérêt à sa réflexion autant au travail lui-même qu'à son produit. La civilisation désormais nécessaire ne pourra pas séparer, dans les classes comme dans l'individu, le travailleur et le créateur. (...) . Toute création nie, en elle-même, le monde du maître et de l'esclave. (...) Chaque fois que, dans un homme, elle tue l'artiste qu'il aurait pu être, la révolution s'étend un peu plus* ».

C'est cela la pensée radicalement libertaire de Camus. Il n'a pas peur d'affirmer : « *la propriété, c'est le meurtre* ». Mais ce n'est pas une critique marxiste de la société, mais une critique morale. Pour Camus, le capitalisme, dans sa structure elle-même, contient une violence.

Les amis de Camus, qui nourrissent sa pensée, sont des libertaires et des anarcho-syndicalistes qui ne séparent pas le travail de la culture.

Dans le meeting déjà évoqué le 10 mai 1953, il dénonce les intellectuels qui acceptent cette séparation du travail et de la culture. « *La séparation du travail intellectuel et manuel est le vrai scandale de notre société* », explique-t-il, et cela « *voit à l'impuissance à la fois le travail et la culture* ». Pour lui, « *la liberté n'est pas faite de privilèges, mais elle est faite surtout de devoirs* ». (...) *Tout ce qui humilie le travail humilie l'intelligence et inversement. Et la lutte révolutionnaire, l'effort séculaire de libération, se définit d'abord comme un refus incessant de l'humiliation* ».

Camus affirmait que Bakounine était vivant en lui, bien qu'il ait fait grief à Bakounine d'avoir été tenté par le nihilisme. Camus espérait, selon sa propre expression, avoir « *servi la pensée libertaire dont je crois, affirme-t-il sans réserve, que la société de demain ne pourra se passer* ». Maurice Joyeux (1910/1991) personnage emblématique de la publication « *Le libertaire* », puis du « *Monde libertaire* », fut lié d'amitié avec Albert Camus. Ils participent ensemble à des meetings, en particulier en faveur de l'Espagne républicaine, échangent des lettres et ont de longues

discussions dans la librairie de Maurice Joyeux que celui-ci avait appelé « *Le château des Brouillards* » (d'après le roman de Dorgelès).

C'est Joyeux qui soutint que c'était « *L'homme révolté* » de Camus qui avait le mieux défini les aspirations des jeunes étudiants et des travailleurs qui, plus tard, devaient faire mai 1968.

Jean-Paul Samson, objecteur de conscience de la première guerre mondiale, exilé en Suisse, fondateur de la revue « *Témoins* », devient à son tour un ami proche de Camus, comme Louis Lecoin bien connu pour son combat pour un statut pour les objecteurs de conscience, et Victor Serge qui était devenu communiste en URSS et avait été persécuté là-bas.

Camus se lie d'une amitié indéfectible avec un autre personnage historique de la Fédération anarchiste, Rirette Maîtrejean, qui était correctrice au journal « *Combat* » où Camus était journaliste. C'est elle qui l'introduit à la pensée libertaire.

Mais Camus rencontre aussi des révolutionnaires espagnols en exil, comme le directeur de « *Solidaridad Obrera* », l'hebdomadaire de la C.N.T., dans lequel Camus va faire paraître de nombreux articles.

Camus, dans les années cinquante, en pleine guerre froide, est un des rares intellectuels français à prendre part aux campagnes en faveur des exilés réfugiés espagnols ou des détenus de Franco, menacés du poteau d'exécution ou du garrot.

Camus sera toujours aux côtés des libertaires espagnols.

Dès décembre 1948, Benito Milla écrit dans « *Solidaridad Obrera* » en parlant de Camus : « *Personne mieux que lui n'a su, libre de toute obligation, dénoncer l'honteux arrangement que le monde a passé et passe encore avec l'Espagne. En tant qu'Espagnols, nous saluons en Camus l'un des rares hommes qui ont su nous comprendre et nous défendre sans nous utiliser* ».

Mais si Camus rejoint les anarchistes, il introduit dans son adhésion morale un principe intransigeant : l'action doit être non-violente.

C'est André Prudhommeaux, animateur de la Fédération Anarchiste Française, qui organise en 1948 une rencontre de Camus avec les étudiants anarchistes. Là, Camus va critiquer la violence de tous bords : violence de l'Etat et violence révolutionnaire. Cette critique radicale de la violence heurtera Sartre qui se montrera particulièrement acerbe. Conflit de tempéraments, conflit de générations, conflit idéologique entre Camus et Sartre, entre aussi Camus et Breton.

Camus défend les objecteurs de conscience.

Pourtant, Camus a longtemps hésité à se reconnaître dans la non-violence. Il avait participé activement à la Résistance. Il précise dans un auto-entretien « *Dialogue pour le dialogue* » : « *Je crois que la violence est inévitable (...). Je dis seulement qu'il faut refuser toute légitimation de la violence. Elle est à la fois nécessaire et injustifiable. Alors, je crois qu'il faut lui garder son caractère exceptionnel, précisément, et la redresser dans les limites qu'on peut. Cela revient à dire qu'on ne doit pas lui donner de significations légales ou philosophiques* ».

On voit là que Camus ne défend pas, comme Gandhi par exemple, une non-violence absolue, au sens de « *ne rien faire* ». Ne rien faire, pour Camus, c'est de la violence

au sens où c'est la subir, ne lui opposer aucune limite.
C'est en ce sens que Camus est l'instigateur de la pensée anarchiste non-violente contemporaine : « *Si ce monde n'a pas de sens supérieur, si l'homme n'a que l'homme pour répondant, il suffit qu'un homme retranche un seul être de la société des vivants pour s'en exclure lui-même. (...) Mais qu'il manque un seul être au monde irremplaçable de la fraternité et le voilà dépeuplé.* »

Christian Saint-Paul